

tif, d'où la fumée s'échappait à grand peine par un trou pratiqué dans le toit ; le bloc dégrossi pour servir de piédestal à sa lampe remplie d'huile infecte; sa table informe, chargée d'un souper composé de bœuf salé et de restes de pain noir et de wisky; son lit de peaux de bêtes étendu sur le sol, couche commune de tous ceux qui survenaient. Cette hôtellerie était, du reste, semblable à toutes celles de la même route. C'étaient là les gîtes ordinaires d'un pays où le voyageur trouve aujourd'hui les merveilles de la civilisation moderne unies aux douceurs de la vie *confortable*.

On dut achever par cette voie, au milieu de privations, la traversée des Montagnes-Bleues, et on parvint, épuisé de fatigues, à Pittsburg, jeune ville de deux mille âmes, située au confluent des deux rivières qui forment l'Ohio, si bien nommé la *Belle-Rivière*. On s'y embarqua sur de grands bateaux plats qui étaient dépecés à l'arrivée, la navigation du fleuve se bornant alors à la descente.

La colonie pouvait se promettre une bonne issue de ce voyage. Malheureusement, elle se vit forcée de le suspendre au confluent de l'Ohio et du Muskinghum, à Marietta, simple bourgade jetée dans un désert, à la moitié des 500 milles qui séparaient Pittsburg des terres achetées par M. de Lezay. De fâcheuses nouvelles rendaient la halte indispensable. Les Indiens étaient encore maîtres des contrées qui s'étendent entre les lacs et le bassin du Scioto; il fallait attendre le résultat d'une expédition dirigée contre eux par le gouvernement de l'Union. On attendit donc; mais malgré les talents du chef et la bravoure des troupes, l'expédition échoua complètement.

Ce désastre imprévu mit fin à toutes les espérances de colonisation. De ces aventuriers rassemblés à si grands frais par le marquis de Lezay, il ne demeura près de lui qu'un petit nombre d'individus d'une moralité à l'épreuve. Le